

Le navire enivré

Sous son épais manteau de poussière, il est là, ce bon vieux Plume. Je suis aussi heureux de le revoir que désolé de constater les affres du temps sur sa carcasse, comme un vieil oncle truculent retrouvé souffreteux dix Noëls plus tard. De son impétueuse allure d'antan, mon navire n'a gardé que le souvenir d'une silhouette. À peine une pâle copie de Nautilus. Un grand cigare mouillé, rouillé, à l'enveloppe craquelée, toussant par les viscères, encore chaudes de leur réveil.

Gaulin', nain à salopette, héroïque et fantaisiste, envisage le vaisseau quelques secondes en ajustant ses lunettes d'aviateur-horloger.

- Il m'a l'air tout à fait homologué aux grands voyages, patron.
- Quoi, c'est ça votre révision ?
- Bah...
- Gaulin', vous allez me le refaire intégralement ce vaisseau, que je lui intime.

Il avale sa fumée dans un hoquet qui fait sursauter poitrine et bretelles.

- Tout refaire, tout refaire... vous êtes marrant, patron, faudrait déjà que j'en sache un peu plus sur l'usage. L'inspiration, c'est plutôt votre tambouille, d'habitude.
- C'est pour du très grand voyage, Gaulin', du genre littéraire, poétique, romanesque, vous voyez ?
- Ah oui, je vois le genre. Mais quoi ? Vous comptez rester là, patron ?
- Mais oui, ne vous inquiétez pas. Je vous regarde faire.
- Ah bon ? C't'à-dire qu'avec tout le boulot que vous demandez... je risque d'en avoir pour un bout de temps.
- Un bout de quelle taille ?
- Je pourrais difficilement vous dire là... avant qu'elle gaze comme un ange, votre trapanelle, y va falloir deux-trois coups de bistouri ! Parce que si je me farcis la forge de toute la choucroute, que j'y remplace le berlingot, que j'y remonte un moulin de toutes pièces, que j'y récurve toute la vieille seringue, que j'y ajoute tout l'attirail qui va bien (il entame une énumération en frappant de l'index sur le pouce de main opposée) : pétard à fesses, tatane à mouchoir, biniou à tringles...
- Holà ! c'est bon, j'ai compris, il y a du boulot. Dites-moi juste à peu près.
- Zarf... non, franchement, j'aurais peur de vous dire une connerie, ça dépend de trop...
- Putain, donnez-moi une fourchette.
- Tsss... si vous insistez... mais faudra pas se plaindre après, parce que...
- Allez, allez !
- Bon... Prenant en compte le lustrage des biellettes, la galvanisation du tambour, le saupoudrage de la goélette...

- Merde à la fin ! Combien ?
- Eh bah... grosso merdo... attention, on n'est pas à une amphore près, hein... disons entre vingt à trente secondes pour le gros œuvre, après on fignote ensemble. Mais attention, hein ! Si c'est quarante, faudra pas me hacher les noix, j'aurais prévenu !
- Au boulot, dépêchez-vous.
- Bien, bien... vous savez, patron, ici, le temps n'a plus rien à voir. En quelques secondes on peut ériger un empire, l'écrouler ou même l'écrouer – si comme moi vous avez le goût de l'écrou – puis le faire renaître de ses cendres et le libérer en soufflant dessus. On ne voit pas le temps passer, ici, c'est lui qui nous voit passer, sans trop comprendre. Il ne nous traverse plus, c'est nous qu'on le traverse. Il ne fait plus c'qui veut de nous, c'est nous qui...
- Allons, allons !
- C'est prêt, patron, vous pouvez entrer.

Je tourne l'écrouille, toujours ce délicieux bruit d'engrenages. La porte qui s'ouvre... par le bas ?! Je recule in extremis de deux pas, le bronze manque de me percuter les tibias.

- C'est quoi ce bordel, Gaulin' ?
- Un petit plaisir... porte-papillon, qu'on appelle ça ! Comme la Mercedes de Picasso ou la DeLorean du Doc ! Ça en jette, non ? Regardez-moi ça, ça donne tout de suite à Plume une dégaine de mouette impériale !
- C'est vrai que c'est pas mal !
- Allez, venez-voir à l'intérieur, c'est pas mal non plus ! J'ai fait très épuré pour la cabine de pilotage, pas besoin de tous ces petits boutons à la con, hein, on sait très bien qu'ils sont là uniquement pour impressionner les hôtes. J'ai privilégié avant tout le fonctionnel. Ici : une magnifique double barre à roue... et que ça envoie du bâbord, du tribord ! (il lance la roue plus grande que lui dans un sens, puis dans l'autre) et que je rebraque à bâbord ! et à tribord encore ! non, finalement c'était à bâbord !
- C'est bon, c'est bon.
- Bref, ça c'est pour les grandes manœuvres. Vous avez le manche sur votre droite pour ajuster la poussée. Quand vous entreprenez des tournures plus serrées, vous basculez juste à côté... Regardez-moi ça, un siège baquet en cuir de dahu. Vous trouverez pas plus confort. La manette de pilotage et les pédales qui vont bien, juste devant. Tout, je dis bien TOUT : la double barre à roue, le manche, le palonnier, le joystick et même le plancher ! TOUT, tout est fait en acajou de Cuba. Idem pour la poignée suspendue, là, vous la tirez vers le bas pour actionner le sifflet à vapeur. Ecoutez : « tchou-tchoouuu !! », alors ?! Y sont où Jesse James et Butch Cassidy ?! Qu'ils approchent, je vais leur apprendre à faire du limbo sous ma hache, vous allez voir, patron ! Vous avez entendu la pureté du son du sifflet ? J'ai sous-traité la tuyauterie à un facteur d'orgues.
- Superbe.
- Là, sur votre droite, vous avez la cabine privée du capitaine... je vous laisse ouvrir...

J'ouvre sur un infini blanc, sans contours, sans limites, sans la moindre ligne, sans une esquisse de plafond ou de murs : juste du blanc. Du blanc, jusqu'à un horizon non figuré. Je me retourne circonspect vers Gaulin'.

— Allez, allez ! me presse-t-il. Rentrez à l'intérieur, patron.

Je fais un pas en avant, Gaulin' en fait de même et ferme derrière lui la porte, qui disparaît aussitôt. Me voilà dans un océan blanc, seul avec ce nain bavard.

— Patron, cette chambre... c'est un don qui est fait à tous les patrons comme vous. Absolument tout est possible dans cette salle, il suffit de formuler une idée, une image : elle apparaît. N'ayez aucune limite, aucune borne ! Ici, vous pouvez tout faire jaillir du blanc. Faites un test !

— Très bien. Alors... faites qu'apparaisse un nain haut en couleur avec des tournevis plantés dans la tresse huileuse, des talents d'ingénierie hors du commun et une langue audacieuse, audiardesque. Depuis un tout petit astéroïde équipé de fauteuils de cinéma molletonnés, aux côtés de mon ami nain, je veux maintenant observer ce vaisseau flotter dans l'espace devant un panorama pullulant d'étoiles, aux abords d'une géante tellurique dont les océans sont de nacre veloutée et les terres de jungles alpines noir orangé. Et, très loin, au second plan, juste avant l'infini piqueté, une fresque de nébuleuses pourpres.

— Ouahh, patron, quelle vue !

— Mais vous en êtes l'architecte, Gaulin'. Moi je n'ai projeté que de vagues images, des songes évanescents comme au réveil d'une belle nuit, c'est vous qui avez tout érigé ensuite. J'y pense, maintenant... Croyez-vous que l'on puisse concevoir des histoires entières dans cette pièce ?

— Et pourquoi pas ?

— Et pourquoi pas... C'est marrant, cette chambre me rappelle un joli poème qu'on apprenait à l'école. Ça s'appelait *La Fourmi*, de Robert Desnos. Ça faisait :

Une fourmi de dix-huit mètres

Avec un chapeau sur la tête

Ça n'existe pas ça n'existe pas

Une fourmi traînant un char

Plein de pingouins et de canards

Ça n'existe pas ça n'existe pas

Une fourmi parlant français

Parlant latin et javanais

Ça n'existe pas ça n'existe pas

Et pourquoi pas ?

— Mais je l'ai vu passé, moi, votre fourmi.

- Comment ça ?
- Bah j'étais là, attablé avec des copains à *La taverne de l'encre maltée*, quand mon collègue la livrait.
- Qu'est-ce que vous racontez, putain ?
- Bah votre Robert, c'était le patron d'un collègue. Il a créé sa fourmi dans une chambre blanche comme celle-ci, et mon collègue, Glavallobavavur, comme sa langue maternelle c'est le javanais, il n'a pas pu s'empêcher de la ramener au troquet votre fourmi, pour se jeter un tonnelet ou deux et tailler la bavette. Attention ! Théoriquement, c'est interdit dans notre corporation : jamais on ne discute avec les créations des patrons, moi je le fais pas en tout cas ! Mais lui a franchi la ligne jaune... Ça aurait pu en rester là, sans faire de remous... sauf que son char à votre fourmi, rempli de pingouins, de canards et de rhinocéros, ça a foutu un de ces merdiers sur le parking ! Comme nous, les nains, on est de tempérament joueur, à aimer les défis – histoire de prouver sa force, mais surtout de se poiler et de faire camaraderie – eh ben, vous me voyez venir...
- Non, pas bien.
- Ben tous ceux qui sortaient du zinc en ayant chauffé un peu trop le four, tous les bidards à la moustache essorée – dont je ne me faisais pas partie, je tiens à le préciser, patron – tous ceux qu'avaient étranglé un perroquet de trop, tous ces pitancheurs bourrés comme une cantine de gobelins, démâtés comme des cap-horniers...
- Eh bien ?
- Eh bien tous voulaient faire des tête-à-tête, front-contre-front avec les rhinos !
- Mais maintenant que vous le dites... il n'a jamais été question de rhinocéros dans le poème ?
- Et comment ! C'est juste que certains n'ont pas supporté la défaite, que ça a dégénéré et qu'ils ont tous fini sur la broche, les rhinos, le v'là le bazar ! Faut dire que ça remue le casque quand même, un rhino... regardez, j'ai encore la cicatrice, là... soixante-douze points de suture... on a vu pire, mais quand même. Donc quand le collègue il a livré sur Terre la fourmi à votre Robert...
- Robert Desnos.
- À votre Robert Desnos, pardon, eh bien y avait plus les rhinos.
- Incroyable...
- Vous avez vu, patron, le volcan mandarine, là ? Il dépasse carrément de l'atmosphère de la planète ! À vue de nez, je dirais qu'il fait bien dans les deux mille kilomètres, à...
- Une barbe près ?
- Ça alors ! C'est exactement ce que j'allais dire !

On rit généreusement, côte à côte.

- Il manque un truc, Gaulin'... deux pintes seraient les bienvenues.
- Santé !
- Santé !
- ...
- Au fait, comme on s'y prend pour ressortir d'ici ?

- Pour ça, patron, rien de plus simple ! Vous mimez un quart de tour de poignée dans le vide, vous y êtes !
- Faites voir.
- Maintenant ? On n'est pas bien, là ?
- Si, c'est délicieux de se la couler douce, si bon de vous retrouver, mais on a assez lanterné comme ça ces derniers temps ... Si je vous ai demandé de remettre Plume sur pied, ce n'est pas pour me laisser bercer en micropesanteur dans un fauteuil. On a de la route.
- Où va-t-on, patron ?
- Je n'en sais rien, mon vieux.
- Mais alors quelle route emprunter ?
- Peu importe, pourvu qu'elle soit belle.
- Qu'est-ce que vous êtes mystérieux, patron ! Dans ce cas, allons finir le tour du proprio !

Il ferme la porte derrière lui.

- Il me reste un dernier endroit – et pas des moindres ! – à vous montrer avant de terminer par le salon, patron. C'est tout droit.

Nous arrivons devant une de ces belles portes de sas, dans le genre étanche, avec une imposante roue centrale dont le chromage des rayons attrape les diodes rougeoyantes aux murs ; une porte avec des charnières cuivrées qui soutiendraient les langueurs de trois cents marins ; une porte avec une de ces lucarnes à grille qui renferment des secrets. Derrière la grille : des promesses de grosses machines et des flammes qui jouent les aubes pour les sous-mariniens.

- Qu'y a-t-il derrière cette porte, Gaulin' ?
- La salle du machiniste.
- Le machiniste ?
- Votre serviteur.

Il saisit fermement la roue, fait glisser ses mains autour en penchant tout son corps dans le sens de rotation. Les tours s'enchaînent dans une symphonie de roues dentées, de pignons crantés, d'engrenages gantés. La porte ouvre sur une machinerie idéale. Des effluves de poire distillée m'emplissent les narines et le cœur.

- Patron, vous êtes à bord de Plume en train de vous balader dans un monde... Vous, vous pilotez, peinard, mais pendant ce temps-là, les gros capteurs sur la coque, eux, y bossent. Ils emmagasinent tout ce qu'ils peuvent du monde en cours d'exploration : images, sons, mots, symboles, sensations, tout ce qu'il y a à prendre, tout. Toute la tambouille passe par le gros tuyau là au-dessus, qui file à travers la paroi, là, du côté du compartiment moteur. Tout ça bout dans une chaudière, bon... je vous fais pas le dessin d'une machine à vapeur. Donc ce qui vient d'en haut, c'est votre carbu. Pas d'explorations : pas de carbu. Beaucoup d'explorations : beaucoup de carbu. Beaucoup de carbu : de plus grandes explorations. De plus grandes explorations : plus de...
- C'est bon, c'est bon, je l'ai.

- Et puis ce qui rentre en jeu, aussi, c'est la qualité de ce que vous captez là-haut : y'a la belle raffinerie qu'assurera un bon flux neutronique au berlingot, et y'a la merdouille qui encrasse mes cylindres, moi, derrière.
- Mais alors à quoi sert cette belle machinerie devant nous si ce n'est pas le compartiment moteur ?
- Ici, on est dans la distillerie... Vous voyez le gros tuyau que je viens de vous montrer, celui qui achemine tout le combustible vers le moteur ? Eh bien au niveau du coude, là, y'a un embranchement d'où part une conduite plus modeste qui se dirige vers nous pour déverser toute la purée d'exploration dans le grand fût, là : un ancien crâne de troll des cavernes. Ça marche aussi avec les crânes de minotaures ou d'ogres, enfin, attention... vous allez me dire « les ogres, y'en a de toutes les sortes », je réponds : « très juste ». Les crânes de rat-ogre, par exemple, c'est pas bien adapté. Faut rester sur de l'ogre à crâne plus ou moins rond, du genre...
- C'est bon, on est dans le fût, là. Ensuite ?
- Ensuite, on laisse fermenter ça un moment. Moi, je conseille toujours d'y mettre sur le couvercle un reniflard, avec un peu d'eau, ça permet déjà d'évacuer une partie des images les plus déplorables. On laisse fermenter c'que vous nous avez récolté. Pis après, y'a plus qu'à s'asseoir et regarder faire Dame Machine : « Mesdames et Messieurs, ce soir, dans la salle des fêtes de Plume, devant vos yeux ébahis, votre bouilleur de cru favori vous présente son grand numéro : distillation alchimique au sein de notre cathédrale russe à bulbes cuivrés, de cette Saint-Sophie à dôme vapeur, de ce Taj Mahal à tuyaux, de cette chapelle Sixtine de l'alambic dont l'élixir laisse échapper la part des michel-anges ! ». Et que ça chauffe dans la chaudière ! Que ça ronronne dans le bouilleur ! Que ça remue du cul dans la cucurbite ! Et que ça tique dans le brûleur catalytique ! Et que ça danse sous le chapiteau ! Et que ça chante dans le col de cygne ! Et que ça serpente dans le serpent !
- C'est grandiose ! Mais pour quoi faire ?
- Mais c'est ça ma vie, patron ! C'est ce qu'y me tient debout ! Quand je suis pas en train de réparer l'engin, lui inventer des nouvelles fonctionnalités ou vous attendre en fumant dans des souches, je suis là, à picoler. Je ne vous parle pas de beuveries de comptoir, là, je vous parle d'art, de grand art, de l'Art Royal, comme disent certains. C'est comme ça, nous, les nains, ne buvons pas d'eau. Seulement ce nectar produit par la Machine et, si celui-ci est profond, alors mes inspirations mécaniques seront grandes ! Regardez, que je vous montre !

Il ouvre une petite porte de placard en acier, le mur en est recouvert, la salle en est tapissée. Du battant, il extirpe un carrousel d'un rangement escamotable qui semble sans fond, d'innombrables fioles y sont suspendues à une courroie. Chacune d'elle est étiquetée et présente un vin translucide dont la robe, par l'éclat unique, participe au panaché de cette drôle de penderie, à l'infinie palette.

Gaulin' s'agite, ouvre des dizaines de portes, fait courir les guirlandes de fioles, en débouche pour les renifler une seconde, grimace ou s'extasie, empile les trouvailles sur une étroite table de bois – acajou de Cuba – revient finalement s'asseoir en plongeant dans les miens des yeux furieux de vie.

- Regardez, patron, je suis obligé de commencer par celle-ci ! (Il jette un œil à l'étiquette) Septembre 99, vous avez dix ans, ça vous parle ?
- Là, comme ça, non.
- Septembre 99, le 12, vous découvrez le premier tome du *Seigneur des Anneaux*. Je peux vous dire qu'y a du millésime, là ! Tenez, sentez, goûtez !
- Ah oui !
- Vous l'avez cette flaveur bouquetée ? Cette bouche ample et complexe ?
- Ah oui, oui... ça a le goût de poire, non ?
- Les meilleures eaux-de-vie qui sortent d'ici ont toutes en commun leur goût de poire, c'est dans les autres arômes que ça se joue. Essayez de trouver...
- Hum... il y a un petit côté fumé et herbacé en même temps... ce ne serait pas l'herbe à pipe que fume Gandalf, des fois ?
- Tout juste ! L'herbe du Vieux Tobie ! Mais pas seulement... il y a des nuances de simbelmynë, la fleur qu'on appelle « mémoire éternelle ».
- Exact ! Le goût rappelle à s'y méprendre celui du coquelicot, je me trompe ?
- C'est pas faux. Et puis une fois qu'on a reconnu la simbelmynë, on décèle toutes les autres : le goût noyauté du niphredil, l'entêtant lissuin, l'athelas tout en poivre, la rondeur de l'elamor, le musc du mallorn et... si vous prêtez une papille attentive... des arômes tirant sur le sous-bois de Fangorn !
- Mais oui ! Incroyable !
- La poire tolkienienne, j'en ai tiré une quantité dingue ! J'en ai rempli deux dames-jeannes de cinquante litres en cas de coup dur ! Tenez, dans le même rayon, un grand cru de 2000 : initiation aux jeux de plateau par votre grand cousin Jérôme, goûtez-moi ça !
- Ah oui, très-très bien !
- Je veux ! On retrouve cette bouche nerveuse, cette densité de fond de donjon ou de vaisseau spatial abandonné, hein ?
- Très précisément ! Je ne saurais pas dire quoi, mais en fin de bouche... il y a comme des notes de Lego, non ?
- Oui, oui, c'est bien vu. Il y a cette texture granulée en commun, mais ce n'est pas anodin, il y a une parenté dans les deux substances... dans les deux cas, c'est la matière qui se met au service de l'esprit. C'est ça qui lui donne les notes aériennes en fin de bouche. Tenez, j'ai une fiole de Lego, là, 97. Un bel assemblage : pyramide égyptienne, fort du Far West, base sous-marine.
- Ah oui, l'iode qui se mêle à la poudre à canon et à l'aura de myrrhe des pharaons... c'est audacieux, ça.
- Y prend sa petite resucée et y me suit dans le salon ?
- Allez !

- Mettez la main devant les yeux jusqu'à ce qu'on arrive au milieu de la pièce... on y est. Allez-y !
- Wouaaaah, magnifique !
- J'ai reproduit à l'identique la bibliothèque du Nautilus, celle-là même où bouquine le capitaine Nemo ! Visez-moi un peu cette *bibliothèque de cinq mètres de longueur, tenant également lieu de fumoir. Les murs de cette salle sont équipés d'étagères en palissandre avec des incrustations de bronze occupant tout l'espace du sol au plafond. La bibliothèque est riche d'environ douze mille volumes. Un grand divan placé autour d'une table occupe le centre de la pièce. Il permet de lire confortablement, ainsi que de fumer. Quatre lampes en verre dépoli sont fixées sur le plafond décoré de stuc*¹. J'ai laissé l'harmonium d'origine, je vous joue quelque chose ?
- Ah, volontiers ! J'aimerais bien écouter cette musique découverte l'autre jour... le nom ne me revient pas... Vous savez, cette musique composée il y a deux cents ans, mais qui passerait aisément pour la bande originale d'un film dont le XXI^e siècle serait la dernière demi-heure ? Comme si elle décrivait une époque, la nôtre, que le compositeur aurait vu naître de ses yeux.
- Je vois : Erik Satie, Gnossienne n°1. Je vous propose un verre pour accompagner votre écoute (il sort deux petits verres du bar, une fiole de sa poche). Voici le tout dernier nectar, ses gouttes résonnent encore dans l'alambic... Il est peut-être encore un peu tiède, mais c'est une merveille. Je l'ai baptisé *Empassionné*. À votre santé.

On trinque et Gaulin' de s'asseoir devant l'harmonium, poser son casque sur le large rebord de bois du clavier, plonger ses doigts dans celui-ci... Sans se retourner ni interrompre son morceau, il me parle. Moi, je l'écoute, assis sur le divan, à tremper mes lèvres dans le calice poiré. Et mes oreilles dans la Gnossienne.

- Patron, j'tez un œil au plafond. À côté du lustre, le grand bras articulé tout de cuivre, c'est un télémanipulateur, situé juste en dessous de la partie escamotable du toit. Il est conçu pour saisir au vol un bel objet que vous croisez...
- Par exemple ?
- Une idée. Il peut aussi vous saisir, vous, depuis le divan ou le fauteuil, et vous poser sur le pont du navire, vous offrir des contemplations de la Beauté à nue. Patron... un autre élément saugrenu ne vous aura pas échappé dans la pièce...
- Vous voulez parler de cette grande porte translucide en plein cœur de la bibliothèque ?
- Tout à fait. C'est une porte dimensionnelle. Grâce à elle, vous pouvez convier ici n'importe quel autre patron, patron. Et je peux vous dire que ce ne sont pas les patrons géniaux qui manquent. Des fois qu'y vous donneraient des conseils pour vos explorations futures, patron.
- Continuez de jouer ainsi, Gaulin', ce Satie se marie si bien à la poire.
- Et cette poire, alors ?
- Divine.

¹ Jules Verne, *Vingt Mille Lieues sous les mers*.

- On est bien, patron.
- Oui, c'est vrai, on est bien.
- ...
- Gaulin' ?
- Oui, patron ?
- Faites venir un grand explorateur.
- Du genre ?
- Du genre grand, très grand explorateur.
- Au hasard : La Pérouse ?
- Mais non.
- Bougainville ?
- Non plus !
- Écoutez, je vous propose le premier navigateur français à avoir effectué un tour du monde...
- C'est un héros, là n'est pas la question. Je cherche plutôt quelqu'un qui ait dédié son existence à l'exploration des différentes strates du monde.
- Un spéléologue ? Je ne sais pas si j'ai ça dans le catalogue, je vais regarder...
- Non, pas un spéléologue.
- Un astronaute ?
- Entre autres. En fait, je cherche un explorateur qui soit spéléologue, astronaute, et tout ce qu'il y a entre les deux.
- Ah, je vois... un écrivain, un poète ou un truc dans le genre ?
- Oui, voilà, quelque chose comme ça !
- Vous m'embrouillez avec vos métaphores, patron. Vous savez, ici, les analogies n'ont pas lieu d'être. Les symboles et les images, les signifiants et les signifiés, tous cohabitent harmonieusement, composent les lettres d'un même alphabet, les nuances d'une même palette, les notes d'un même solfège.
- Doit-on à la poire ou à la Gnessine de vous assouplir ainsi la langue ?
- Et si on décollait, patron, ou lieu de se taquiner la pudeur ? Ce n'est pas vous qui étiez de pressé de...
- Si, si, mais il me semble aussi que je vous ai demandé il y a trente secondes de faire venir un grand explorateur, que je puisse lui toucher deux mots avant le décollage.
- Très bien, patron, dites-moi un nom.
- Allez, faites venir Victor Hugo ! Ce vieil intrépide spatonaute !

C'est un Victor Hugo âgé qui émerge des livres, sobre, presque terne, mais élégant : pantalon, gilet et veste sombres, col de chemise blanche, nœud-papillon de nuit. Barbe blanche, évidemment. Il s'approche sans un mot, prend place sur le divan à deux mètres de moi, s'y accoude, repose L'Univers dans le creux de sa main. Un univers dont la surface est hérissée de quelques cheveux blancs. Il me dévisage. Il a des airs d'armateur grec qui aurait eu une première vie de prophète et une seconde de tsar en exil. Tant d'Histoire incarnée entre deux tempes. J'ai plusieurs fois entendu dire que regarder un grand singe dans les yeux constituait une de ces expériences fascinantes « à

faire au moins une fois dans sa vie », que cet échange savait éveiller en nous les plus profonds questionnements quant à nos origines. Eh bien regarder un monstre de littérature dans les yeux constitue une expérience analogue bien que symétrique : elle éveille en nous les plus profondes interrogations quant à notre devenir.

Je n'ose rompre le silence, sa présence est trop omniprésente.

— Gaulin', faites aussi entrer Charles Baudelaire !

Il entre dans la pièce, accoutré comme un poète maudit, et pose sur elle son regard caravagesque, oscillant entre le béat et l'œil d'un cheval de Berezina qui aurait tout vu du noir. Je prends mon courage à deux mains.

— Approchez, cher Monsieur Baudelaire, hardi argonaute de nébuleuses, prospecteur de trous noirs... prenez place... oui, posez cette pipette ici, je vous en prie... non, non, ne l'éteignez pas, vous me montrerez après... Hum hum... Comment dire... Messieurs... qu'auriez-vous à conseiller à un jeune voyageur, fougueux et maladroit ? Comment faites-vous, vous, avant chaque envol ? Vous récitez-vous un mantra, une prière ?

Charles Baudelaire s'assied dans le petit fauteuil face au divan, donc face à nous, enfin surtout face à Victor Hugo.

Charles : *Derrière les ennuis et les vastes chagrins¹*

Victor : *Au mur d'airain,²*

Charles : *Qui chargent de leur poids l'existence brumeuse,
Heureux celui qui peut d'une aile vigoureuse
S'élançer vers les champs lumineux...*

Victor : *Du ciel serein.*

Les deux hommes s'observent avec ce mélange de respect grave et de complicité prude qu'ont les Géants quand ils se croisent dans l'Autre Monde, à plus forte raison quand leur existence terrestre a parfois pu les opposer – ici, plutôt gentiment. Je bois leurs mots avec la poire. Mis à l'étrier par ces premiers vers de Charles, Victor, l'aîné, se lève, et d'un pas lent, reprend.

Victor : *Pourquoi, dans ce grand sanctuaire
Sourd et béni,
Pourquoi, sous l'immense suaire
De l'infini,
Enfourir vos lois éternelles
Et vos clartés ?
Vous savez bien que j'ai des ailes,
Ô vérités !*

Un léger vrombissement parcourt l'ossature du navire.

¹ Charles Baudelaire, *Élévation* (pour ce vers et tous les suivants)

² Victor Hugo, *Ibo* (pour ce vers et tous les suivants)

Victor : *Vous avez beau, sans fin, sans borne
Lueurs de Dieu,
Habiter la profondeur morne
Du gouffre bleu,
Âme à l'abîme habituée
Dès le berceau,
Je n'ai pas peur de la nuée ;
Je suis oiseau.*

Un sifflement de vapeur puis un à-coup, le navire se met tout doucement en branle au son des rouages qui se délient. Les bielles grincent sur les roues de l'Orient-Express, jaillies de nulle part.

Victor : *J'ai des ailes. J'aspire au faite ;
Mon vol est sûr ;
J'ai des ailes pour la tempête
Et pour l'azur.
Je gravis les marches sans nombre.
Je veux savoir ;
Quand la science serait sombre
Comme le soir !*

Samuel : D'où vient cette détonation, Gaulin' ?
Gaulin' : L'allumage des propulseurs d'appoint à plasma, patron.
Samuel : Très bien, alors jouez plus fort ! Mettez-vous à la hauteur de Monsieur Hugo !

Victor : *Vous savez bien que l'âme affronte
Ce noir degré,
Et que, si haut qu'il faut qu'on monte,
J'y monterai !
Vous savez bien que l'âme est forte
Et ne craint rien
Quand le souffle de Dieu l'emporte !
Vous savez bien
Que j'irai jusqu'aux bleus pilastres,
Et que mon pas,
Sur l'échelle qui monte aux astres,
Ne tremble pas !*

Gaulin' : Toute la tôle palpite, patron ! On devrait peut-être couper les...
Samuel : Ne touchez à rien, malheureux ! C'est maintenant ! Je veux tous les moteurs au maximum de leur puissance ! Contentez-vous de frapper l'harmonium plus fort !

Victor : *L'homme en cette époque agitée,
Sombre océan,
Doit faire comme Prométhée
Et comme Adam.*

*Il doit ravir au ciel austère
L'éternel feu ;
Conquérir son propre mystère,
Et voler Dieu.*

Gaulin' : N'est-ce pas dangereux ?
Samuel : Essayons deux secondes d'être pieux !

Charles Baudelaire se lève à son tour, rejoint Victor Hugo devant le plus large des hublots. La piste défile. J'avale une généreuse gorgée de poire.

Victor : *L'homme a besoin, dans sa chaumière,*
Charles : *Au-dessus des étangs, au-dessus des vallées,
Des montagnes, des bois, des nuages, des mers,*
Victor : *D'une loi qui soit sa lumière*
Charles : *Par delà le soleil, par delà les éthers,
Par delà les confins des sphères étoilées,*
Victor : *Toujours ignorance et misère !
L'homme en vain fuit,
Le sort le tient ; toujours la serre !
Toujours la nuit !
Il faut que le peuple s'arrache
Au dur décret,
Et qu'enfin ce grand martyr sache
Le grand secret !*

Le vaisseau a désormais atteint une vitesse impressionnante... il commence à ricocher sur le macadam, de légers bonds au cours desquels le frottement des roues du navire s'interrompt. Juste un instant. Puis un instant plus grand. Puis un instant encore plus grand. La force de poussée de cette machine est si colossale que je repère, à travers le hublot, quelques photons peinant à nous suivre.

Victor : *Déjà l'amour, dans l'ère obscure
Qui va finir,
Dessine la vague figure
De l'avenir.*
Charles : *Envole-toi bien loin de ces miasmes morbides ;
Va te purifier dans l'air supérieur,
Et bois, comme une pure et divine liqueur,
Le feu clair qui remplit les espaces limpides.*
Victor : *Les lois de nos destins sur terre,
Dieu les écrit ;
Et, si ces lois sont le mystère,
Je suis l'esprit.
Je suis le poète farouche,
L'homme devoir,
Le souffle des douleurs, la bouche
Du clairon noir ;*

Le sifflement à vapeur retentit, je suis collé au dossier du divan, et le réacteur, qu'on jurerait au bord de la rupture, d'intensifier encore souffle et puissance.

Samuel : Plus fort, Gaulin', plus fort !
Gaulin' : La musique, les moteurs ?
Samuel : Tout !
Victor : *Le songeur ailé, l'âpre athlète*
Charles : *Celui dont les penses, comme des alouettes,*
Charles : *Vers les cieux le matin prennent un libre essor,*
Victor : *Au bras nerveux,*
Charles : *Qui plane sur la vie, et comprend sans effort*
Le langage des fleurs et des choses muettes !
Victor : *Et je traînerais la comète*
Par les cheveux.
Charles : *Tu te meus avec agilité,*
Victor : *Pourquoi cacher ces lois profondes ?*
Charles : *Et, comme un bon nageur qui se pâme dans l'onde,*
Victor : *Rien n'est muré.*
Charles : *Tu sillonnes gayement l'immensité profonde*
Victor : *Dans vos flammes et dans vos ondes*
Charles : *Avec une indicible et mâle volupté.*
Victor : *Je passerai ;*

Plume se cabre vers les cieux.

Victor : *J'irai lire la grande bible ;*
J'entrerai nu
Jusqu'au tabernacle terrible
De l'inconnu,
Jusqu'aux portes visionnaires
Du ciel sacré ;
Et, si vous aboyez, tonnerres,
Je rugirai.

Une déflagration terrible à l'arrière du navire.

Nous y voilà.